

# « Les deux plus grands écrivains egagés que je connaisse... : Gide et Bernanos \* »

par  
JOSEPH JURT

L'association des noms des deux écrivains Bernanos et Gide peut surprendre. On ne peut trouver dans l'œuvre écrite de l'auteur des *Nourritures terrestres* qu'une seule allusion explicite à Bernanos, et là il le cite comme témoin à charge contre Claudel<sup>1</sup>. Bernanos n'est cependant pas resté indifférent à l'égard de Gide. Dans un premier temps, le disciple de l'Action française exprimait une incompatibilité face à Gide qui était authentique, même si elle se nourrissait des arguments conventionnels de l'entourage maurrassien. Dans les années trente, on pouvait cependant noter une attitude politique parallèle des deux écrivains : celle de Gide à l'égard de l'URSS et celle de Bernanos face à l'Espagne de Franco. Cette attitude non partisane devait rapprocher les deux écrivains que tout semblait séparer, même si ce rapprochement n'aboutissait nullement à une rencontre personnelle. On ne s'étonnera pas que Bernanos se fasse l'avocat de la liberté intellectuelle en faveur de Gide attaqué violemment en 1945 par l'« inquisition communiste ».

## I

Lorsque Malraux disait devant Gide en 1926 son admiration pour *Sous le soleil de Satan*, son interlocuteur répondait : « Oui, oui, cher, je connais ça : encore Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy<sup>2</sup> ! » — réponse tout à fait significative. Car l'auteur des *Nourritures terrestres* voyait en Bernanos le représentant d'un romantisme catholique quelque peu dé-

---

\* Leonardo Sciascia.

1. V. André Gide, *Ainsi soit-il ou les jeux sont faits* (Paris : Gallimard, 1952), pp. 152-3.

2. André Malraux, « Préface » aux *Cahiers de la Petite Dame*, t. I (Paris : Gallimard, 1973), p. XXI.

suet<sup>1</sup>. Malraux relatait par ailleurs la même affirmation de Gide dans sa préface de 1974 au *Journal d'un curé de campagne* : Gide « écartait Bernanos (ce jour-là...) au nom de Balzac, de Flaubert, de Mme de La Fayette — et des réflexions qui l'avaient conduit à faire des *Faux-Monnayeurs* son "premier roman". À Pontigny, le roman impliquait l'existence autonome de *personnages* [...]. Et Bernanos mettait brutalement en question tout ce que "l'Europe la plus cultivée" pensait de la création romanesque<sup>2</sup>. » Malraux continuait en soulignant l'innovation du roman bernanosien qui n'était plus centré autour de la catégorie du personnage : « Ce qu'apporte Bernanos est de l'ordre de la symphonie : louange furieuse de Dieu, exorcisation furieuse d'un Mal intarissable [...]. Bernanos tente le poème du sacerdoce, donc du surnaturel. Ce n'est pas le sujet qui change, c'est le personnage qui disparaît. Même ce qu'en avait conservé Dostoïevski<sup>3</sup>. » Malraux avait, dès son compte rendu remarquable de *L'Imposture* en 1928, mis en relief le caractère novateur du roman de Bernanos : « Ce qui est primordial, c'est une certaine catégorie de conflits<sup>4</sup> », conflits entre l'homme et les puissances métaphysiques. Cet affrontement entre l'homme et ce qui le dépasse se traduit par une structure romanesque dominée par les crises plutôt que par la cohérence d'un personnage. Malraux notait qu'il ne serait pas « étonné que les "crises" du livre qu'écrit M. Bernanos lui apparussent avant même que les personnages ne fussent fixés par son imagination<sup>5</sup>. » Si le roman

1. Cf. les propos de Gide que rapporte Maria Van Rysselberghe : « En soulevant le livre de Bernanos (*Sous le soleil de Satan*) qui est là sur la table : "On a fait un tel raffut autour de ce livre qu'il est bien malaisé d'avoir un avis pondéré ; pas négligeable, évidemment, mais il y a là une certaine 'bravoure' que je n'aime pas. Il n'y a vraiment que les catholiques pour être immodestes." » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 259). Le jugement de Gide paraît encore plus négatif lors d'une relecture du *Journal d'un curé de campagne* en 1945 : « J'ai relu plusieurs romans de Mauriac, aussi le *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos. Je trouve que tous les deux sont très en dessous de leur réputation. Cela ne tiendra pas. Et du coup, j'en apprécie plus Barbey d'Aurevilly qui les dépasse de beaucoup. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, Paris : Gallimard, 1975, p. 344).

2. André Malraux, « Préface » au *Journal d'un curé de campagne* (Paris : Plon, 1974), pp. 9-10.

3. *Ibid.*, p. 15.

4. André Malraux, « *L'Imposture*, par Georges Bernanos », *La NRF*, n° 174, mars 1928, pp. 406-8.

5. *Ibid.* ; v. à ce sujet aussi Joseph Jurt, « Malraux et Bernanos », *André Malraux 3*, *RLM* n°s 425-431, 1975 (2), pp. 7-30.

bernanosien se distingue par rapport à l'œuvre gidienne par le fait que le personnage a cessé de constituer le seul centre de cristallisation, cela ne relève pas seulement d'un effet de structure ; celle-ci renvoie à deux visions du monde différentes. Si la liberté implique pour Bernanos la valeur de la solidarité, elle s'accomplit dans l'engagement et ne saurait se contenter d'une simple disponibilité<sup>1</sup>. L'affirmation bernanosienne « vivre, c'est choisir » s'oppose ainsi radicalement à l'exhortation de l'auteur des *Nourritures terrestres* : « Il ne faudrait ici pas de choix... Disponibilité ! » (p. 130<sup>2</sup>). Puisque pour Bernanos la foi n'est pas — à l'opposé de Gide — en premier lieu une morale, mais une religion, une relation avec la Transcendance, elle ne lui apparaît pas comme un obstacle à la liberté : « La foi ne m'est [...] jamais apparue ainsi qu'une contrainte », affirmera-t-il dans *Les Grands Cimetières sous la lune*. « L'idée d'avoir à prendre sa défense contre moi-même ne me vient pas. C'est elle qui assure ma défense, elle est cette part de liberté que je ne pourrais céder sans mourir. » (*Œ*, II, 502<sup>3</sup>). Bernanos a dû sentir une grande incompatibilité entre sa conception d'une liberté engagée et la disponibilité gidienne. Dès l'un de ses premiers entretiens accordés à Frédéric Lefèvre, il désignait Gide comme un « haut cas de perversité intellectuelle » (*Œ*, II, 1046). *Les Faux-Monnayeurs* lui donnent « l'impression d'un livre raté » (1046) : « Je crois que l'enfer imaginaire où jouent les personnages de M. Gide se rétrécit à mesure que s'approfondit un enfer intérieur, qu'il ne nous appartient pas de sonder. » (1046). Le jugement de Bernanos est, à cette époque où il appartient encore à l'Action française, fortement influencé par les études consacrées par Henri Massis à l'auteur de *L'Immoraliste*. Cette étude lui paraît en 1926 « vraiment définitive » (1046). Lors d'une conférence prononcée en 1927, il évoquera

1. V. *La France contre les robots*, p. 186 : « Un esprit ne peut évidemment rester libre qu'au prix d'un effort continu. »

2. Dans cette attitude gidienne qui refuse le choix, on peut trouver un point de départ pour la figure de Ouine et sa tendance à se complaire successivement dans le oui et le non. Max Milner a rappelé que le professeur de langues, par plus d'un trait de caractère ou de langue, ressemble à l'auteur des *Nourritures terrestres* : « Son amitié suspecte pour la jeunesse, l'avidité insatiable avec laquelle il s'est repu de toutes les nourritures terrestres, le conseil qu'il donne à son disciple d'aller jusqu'au bout de lui-même, le style même des exhortations qu'il lui prodigue. » (Max Milner, *Georges Bernanos*, Paris : Desclée de Brouwer, 1967, p. 325). Il est évident que la figure de M. Ouine dépasse de loin ce point de départ anecdotique pour devenir, comme l'indique Max Milner, l'incarnation du néant.

3. *Œ*, II = Bernanos, *Essais et écrits de combat* (Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1971).

de nouveau « ce terrible diagnostic [...] porté sur M. Gide » par Henri Massis « [s]on admirable ami » (1082), et en 1929 il parlera encore de « l'étonnante, l'inoubliable étude que M. Massis consacrait jadis à M. André Gide et au gidisme » (1110)<sup>1</sup>.

Bernanos fait allusion aux articles de Massis repris dans *Jugements, II*, notamment à « L'influence de M. André Gide », publié le jour même de la mise en vente des *Morceaux choisis* de Gide, le 15 novembre 1921, dans *La Revue universelle* (pp. 500-9), et à « La confession d'André Gide », où Massis, à propos de Dostoïevski, dénonçait le « caractère démoniaque » de Gide (*La Revue universelle*, novembre 1923) :

[Gide] sait, affirmait Massis, qu'il y a une réponse, une doctrine qui répond ; mais contre cette doctrine-là et contre sa réponse, il dresse tous les démons de la critique, il appelle toutes les hérésies à la rescousse, pour justifier les perversions de l'instinct et laisser le champ libre à la course fougueuse de ses mauvais désirs. André Gide ne veut pas, en effet, qu'il soit répondu à son interrogation vaine : il se rebelle contre l'espérance et, de son angoisse morale et religieuse, il fait une ironique délectation. Il y trouve sa plus subtile jouissance, l'occasion de son jeu et le prétexte de son étroite et morne joie<sup>2</sup>.

Massis avait cru que l'influence de Gide sur le monde intellectuel français allait s'estomper après la Première Guerre Mondiale ; avec ses interventions il entendait contrecarrer la résonance grandissante que Gide trouvait depuis 1920 auprès de la jeunesse<sup>3</sup>. Il réagissait également contre les idées développées par Gide lors des conférences sur Dostoïevski au Vieux Colombier en 1922. À ses yeux, la philosophie « asiatique » favorisée par Gide est responsable de la décadence moderne et contribue à détruire l'image de l'homme classique :

Ceux-là même à qui Gide s'adresse, et qu'il appelle les *vrais*, parce que « rien ne les retient, ni le respect d'autrui, ni la crainte, ni la pitié, ni la haine », ceux qu'il admire, qu'il aime, qu'il trouve « grands », c'est un Nietzsche, un Dostoïevski, les plus timides penseurs, je veux dire les plus *épouvantés*. Car Chestov a raison, quand il dit de ces hommes qu'ils appellent le lecteur en témoignage : ce qu'ils veulent, c'est que certains leur accordent le droit de penser comme ils l'entendent, le droit d'espérer, le droit d'exister [...] <sup>4</sup>.

1. « Elle [la jeunesse] y verra posé, avec une lucidité et une fermeté magistrale, mais aussi avec pitié, avec amour le problème tragique de sa destinée. » (1110).

2. Cité d'après *Jugements, II* (Paris : Plon, 1924), pp. 76-7.

3. V. à ce sujet Horst Hina, *Nietzsche und Marx bei Malraux* (Tübingen : Niemeyer, 1970), pp. 19-21.

4. *Jugements, II*, p. 33.

Puisque chez Gide le monde souterrain des instincts ne serait plus maîtrisé par la clarté de la raison, il serait forcé d'en appeler au démoniaque comme justification du monde et de l'œuvre d'art<sup>1</sup>. Malraux prendra la défense de Gide et de la philosophie « asiatique » en interprétant le « démoniaque » comme une valeur positive du monde moderne qui maintenait devant l'écroulement des systèmes de valeurs traditionnels la sincérité comme seule référence :

Le diable, en grec, c'est le calomniateur. Pour André Gide, c'est de plus en plus : le véridique ; et voilà pourquoi nous avons trouvé André Gide entre Renan et l'Asie, dernière expression pour M. Massis de l'esprit de désagrégation, autrement dit du démon<sup>2</sup>.

Mauriac prendra à son tour dès 1921 la défense de Gide contre Massis et répondra au reproche selon lequel l'auteur des *Nourritures terrestres* refusait de choisir :

Il ne signifie rien de dire que Gide ne choisit pas. Il choisit de penser, mais la pensée est action ; il choisit de « goûter », mais le goût est actif. Un Gide sert d'autant mieux qu'il ne prémédite pas de servir ; il sert la France en écrivant le français mieux que personne au monde ; asservie à une fin morale, sa langue serait peut-être moins pure<sup>3</sup>.

---

1. Massis pense évidemment au mot de Gide formulé à la suite des *Proverbes de l'Enfer* de Blake (« Il n'y a pas d'œuvre d'art sans collaboration du démon »), repris dans la conférence sur Dostoïevski (*op. cit.*, p. 203). V. aussi Marcel Arland au sujet de ce débat : « Un jour, Massis appela Gide démoniaque. Pour l'un et pour l'autre, ce fut un vif succès. » (Marcel Arland, *Essais et nouveaux essais critiques*, Paris : Gallimard, 1952, p. 58, cité d'après Horst Hina, *op. cit.*, p. 21.)

2. André Malraux, « Défense de l'Occident, par Henri Massis », *La NRF*, 1927, p. 814, cité par H. Hina, *op. cit.*, p. 21. Malraux avait déjà pris la défense de Gide, attaqué par Massis dans *La Revue universelle* en 1921, par son article « Aspects d'André Gide » paru dans la petite revue *Action* (n° 12, mars-avril 1922). Dans cette étude, il reconnaît à la philosophie « asiatique » une fonction propédeutique face à la tradition française et non pas une incompatibilité comme Massis l'avait suggéré : « Se plier à une discipline française, c'est se défendre d'avance contre la possibilité d'être soumis à une discipline étrangère ; c'est aussi choisir la discipline la plus douce, puisque la plus en accord avec ses désirs. Sans doute la connaissance des esprits étrangers a-t-elle un grand avantage : elle fait connaître profondément l'esprit français, celui-ci n'existant qu'en fonction de ceux-là. Nous nous découvrons à travers les littératures de l'Est. » (Art. cité, p. 20). V. à ce sujet aussi Dennis Boak, « Malraux et Gide », *André Malraux 3*, n° cité *supra* p. 188, note 5, pp. 31-49.

3. François Mauriac, « À propos d'André Gide. Réponse à M. Massis », *L'Université de Paris*, n° 237, 25 décembre 1921, p. 5, cité d'après A. Gide—Fr. Mau-

Mauriac s'opposera notamment à partir d'une perspective chrétienne à la qualification de « démoniaque » appliquée à Gide :

Une pratique plus ancienne du catholicisme ne vous aurait-elle pas préservé, Massis, d'appliquer à un chrétien — fût-il Gide — l'épithète de « démoniaque » ? Gide n'est peut-être pas si ennemi de Dieu qu'il vous plaît à dire [...]. Quel écrivain se vanterait de ne troubler personne ? Qui sait si certains « jugements » ne dégoûteront pas à jamais certains esprits du catholicisme ? [...] Gide démoniaque ? Ah ! moins sans doute que tel ou tel écrivain bien pensant qui exploite avec méthode l'immense troupeau de lecteurs et surtout de lectrices « dirigés », — et pas plus que Socrate, accusé de corrompre la jeunesse parce qu'elle apprenait de lui à se connaître. Il me souvient d'avoir entendu Gide défendre le Christ contre Valéry, avec une étrange passion : attendons le jugement de Dieu <sup>1</sup>.

Bernanos s'en tient au jugement de Massis, et il paraît reprocher à Gide et surtout à ses épigones la banalisation du Mal ; il faut, selon lui, quelque audace à proposer l'examen attentif du Problème du Mal à un moment où « vous verrez peut-être un jour les plus brillants élèves du conservatoire Gide ou du conservatoire Proust, munis de leur petit brevet d'immoralisme, offrir eux-mêmes en vain, de porte en porte, ces effroyables souvenirs de jeunesse ou d'adolescence qui ont l'air d'avoir été fabriqués dans les prisons » (*CE*, II, 1079-80).

Bernanos se rend compte que Gide a cessé d'être un écrivain particulier et que toute une génération semble se reconnaître en lui. Malraux avait dès 1922 comparé Gide à Barrès à cause de son rôle de directeur de conscience de sa génération : « Il n'est point négligeable, certes, d'être un homme qui crée l'état d'esprit d'une époque. Mais alors que Barrès n'a su que donner des conseils, Gide a montré cette lutte entre nos désirs et notre dignité, entre nos aspirations et notre volonté de les dominer ou de les utiliser que j'appellerai *le trouble intérieur* <sup>2</sup>. » En décembre 1928 et en janvier 1929, Roland Alix et Gérard de Catalogne publiaient dans les colonnes des *Nouvelles littéraires* les témoignages d'une enquête sur la jeunesse qui devaient éclaircir les tendances de cette nouvelle génération et dégager « l'unité essentielle qui relie et soutient les membres d'une nouvelle élite <sup>3</sup> ». Dans les réponses publiées dans le numéro du 5 janvier, Jacques Brûlé devait à son tour reconnaître à Gide le rôle d'un maître à penser :

riac, *Correspondance 1912-1950*, Paris : Gallimard, 1971, p. 122.

1. *Ibid.*, pp. 121, 123.

2. André Malraux, « Aspects d'André Gide », pp. 20-1.

3. *Les Nouvelles littéraires*, 24 novembre 1928.

Nous avons le mal d'être jeunes et nous, qui subissons facilement les influences, nous avons reflété notre visage dans les ouvrages d'André Gide. Hélas ! le premier de tous les écrivains peut-être n'est que le plus navrant de tous [...]. Gide connaît les jeunes mieux qu'ils ne se connaissent. Il leur enseigne ce qu'ils sont : splendeur et vanité <sup>1</sup>.

Pierre Godmé déclare pour sa part sa dette à l'égard de l'auteur des *Nourritures terrestres* : « N'est-ce pas Gide qui nous l'a appris, le grand bienfait de l'inquiétude et ce mouvement qui fait sans cesse dépasser l'objet qu'on possède pour tendre ce désir vers ailleurs <sup>1</sup> ? » Bernanos réagira sur un ton moqueur à cette enquête, dans les colonnes de l'*Action française*, en parlant de « ces fruits tardifs de l'automne gidien » qui ne « résister[ont pas] aux premiers froids » (*Œ*, II, 1133). L'écrivain se gausse surtout du mimétisme de la jeunesse gidienne qui ne trouverait même plus la force de la révolte : « L'Immoraliste à cheveux blancs [...] souhaitait jadis d'être l'entremetteur spirituel d'une petite troupe d'archanges révoltés contre les lois, et il lui faut désormais moucher et torcher toute une marmaille, comme un surveillant de classe enfantine. Qu'est-ce qu'un gidisme sans mystère ? » (1134). Aux yeux de Bernanos, les jeunes s'adressent à tort à Gide puisque celui-ci n'entend pas, à partir de sa conception d'une liberté émancipatrice, indiquer une voie, mais plutôt inquiéter :

Le goût de l'immoraliste dévot ne fut jamais que de troubler les âmes par une équivoque savante, au joint de l'intelligence et de la sensualité, à ce point précis où naît la honte, dont cet homme étrange semble affamé. Il lui faut des proies incertaines, toujours prêtes à se dérober, subtiles, et qui sachent varier ses plaisirs. (1135).

L'auteur de *La Joie* en appelle à son expérience d'une liberté engagée s'accomplissant dans l'action, il rappelle « la déchirante liberté des années rouge-et-noir » (1135), des années de la guerre <sup>2</sup> qu'il oppose à la conception d'une liberté vide qui ne trouve plus d'objet à investir : « ce qui frappe d'abord, tout au long de ces ruminations dont ne s'échappe aucun cri, soit d'amour, soit de colère, c'est l'incessant aveu d'un ennui qui

1. *Les Nouvelles littéraires*, 5 janvier 1929.

2. La génération interrogée a été définie par les organisateurs de l'enquête comme celle des « fils de la guerre », et Paul Nizan évoquera à son tour l'impact de la guerre pour cette génération qui ne l'avait pas faite : « Les années qui furent ornées par la présence de la guerre [...] furent bien pour moi ces très grandes vacances, auxquelles la mort, la liberté accordée aux enfants, les jeux violents de nos aînés fournissaient de mystérieux aliments. » (*Les Nouvelles littéraires*, 2 février 1929).

n'a d'autre objet que lui-même » (1135). L'introspection apparaît à Bernanos un « examen de conscience stérile » qui « dispense d'agir », qui recule « l'échéance du risque » (1136) ; or, la liberté est pour lui un « risque sublime » (*Rob*, 45<sup>1</sup>), un choix. L'exemple de Gide encouragerait la jeunesse à ne pas choisir, à ne pas se mouiller :

Gide leur fournit l'image achevée d'une vie qui, à force de ruse et d'épargne, n'en finit pas de consommer une adolescence conservée dans le plaisir, ainsi qu'une momie dans les aromates. Cette avarice les enchante. De la passion, ils ne souhaiteraient connaître que la seule aura du désir, de la volupté que le faux-pas. Tout leur est bon qui les dispense de choisir. (1136).

*Les Nouvelles littéraires* publieront par ailleurs, en guise de conclusion de leur enquête, les « pages remarquables » écrites par un « agrégatif de philosophie » du nom de Jean-Paul Sartre qui reprend lui aussi le thème de la liberté pour en dégager une théorie de la contingence, puisque la liberté ne saurait plus prendre sens par une action qui rend l'homme nécessaire et par laquelle il se rend nécessaire. Sartre écrivait notamment :

Nous sommes aussi libres que vous voudrez, mais impuissants... Pour le reste, la volonté de puissance, l'action, la vie ne sont que de vaines idéologies. Il n'y a nulle part de volonté de puissance. Tout est trop faible : toutes choses tendent à mourir. L'aventure surtout est un leurre, je veux dire cette croyance en des connexions nécessaires qui pourtant existeraient. L'aventurier est un déterministe inconséquent qui se supposerait libre<sup>2</sup>.

## II

Au début des années trente, Bernanos devait se séparer de l'Action française pour s'adresser désormais surtout aux « hommes de bonne volonté ». Gide, en revanche, s'était rapproché du communisme, qui n'était pas incompatible à ses yeux avec l'individualisme. Dans son message adressé en 1934 au Congrès des écrivains soviétiques, il encourageait les participants à « instaurer, en littérature et en art, un *individualisme communiste* [...]. Le communisme ne saura s'imposer qu'en tenant compte des particularités de chaque individu. Une société où chacun ressemblerait à tous n'est pas souhaitable<sup>3</sup>. » Cette union de tendances qui sem-

1. *Rob* = Bernanos, *La France contre les robots* (Paris, 1947).

2. *Les Nouvelles littéraires*, 2 février 1929. Ce texte, qui était un des premiers de Sartre, a été reproduit par Simone de Beauvoir dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, pp. 341-2.

3. André Gide, *Littérature engagée*, Paris : Gallimard, 1950, p. 55.



blent a priori s'exclure paraît à Gide possible parce qu'à cette époque l'accomplissement de la personnalité ne lui semble plus dépendre du degré de liberté de l'individu. « Ce que je ne crois pas du tout, affirme-t-il en 1931, c'est ce qu'on croit généralement chez nous, que la liberté fasse le bonheur. Je n'ai jamais été aussi heureux que sous la contrainte [...] plus la contrainte sera grande, plus l'individu sera fort <sup>1</sup>. » Mais Gide pense en fin de compte surtout, bien qu'il évoque la contrainte soviétique qu'il se dit prêt à accepter même comme individualiste, aux contraintes qu'il choisit lui-même, telle la discipline que s'impose l'écrivain ; il songe moins, me paraît-il, aux contraintes imposées <sup>2</sup>. De toute façon, il n'entendait pas accepter une diminution de la liberté de pensée ni se plier au dogmatisme des hommes de parti : « Je préfère me taire plutôt que de parler sous une dictée <sup>3</sup>. » Il refusait encore en 1935 de se rendre en URSS parce qu'il craignait qu'on ne respectât point son interprétation — en effet tout à fait personnelle — du communisme : « Tout l'effort que je fais pour maintenir dans le communisme mon point de vue personnel sera perdu, je me sentirai compromis dans un sens qui n'est pas le mien, les malentendus s'épaissiront et m'emprisonneront <sup>4</sup>. » Après son voyage en URSS, il n'hésitera pas — malgré ses sympathies pour le communisme — à publier une relation très critique de ce qu'il avait vu dans la Russie soviétique et dans laquelle il dénonçait les inégalités, la constitution d'une nouvelle bourgeoisie ouvrière très conservatrice, ainsi que la restauration de la famille. Ce qu'il regrettait surtout, c'était l'absence de tout esprit critique, un conformisme imposé par un système répressif : « la moindre protestation, la moindre critique est passible des pires peines, et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé <sup>5</sup>. » L'absence de tout esprit critique est pour Gide un danger pour l'activité créatrice qui a, selon lui, besoin d'un espace de liberté pour pouvoir s'épanouir. Demander à l'artiste le conformisme, cela signifie la mort de l'art : « L'art qui se soumet à une orthodoxie, fût-elle celle de la plus saine des doctrines, est perdu. Il sombre dans le conformisme. Ce que la révolution triomphante

1. In *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, Paris : Gallimard, 1974, p. 163.

2. V. aussi sa préface à Saint-Exupéry, *Vol de nuit* (Paris : Gallimard, 1931), p. 12 : « le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir. »

3. André Gide, *Littérature engagée*, p. 50.

4. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 475.

5. André Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, Paris : Gallimard, 1978, p. 55.

peut et doit offrir à l'artiste, c'est avant tout la liberté. Sans elle, l'art perd signification et valeur<sup>1</sup>. » Ce qui a peut-être le plus déçu Gide, c'est la dépersonnalisation qui détruisait totalement son rêve d'un individualisme communiste : « Le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes<sup>2</sup>. »

*Retour de l'URSS* est en effet une manifestation de la liberté d'esprit de Gide, qui ne craint pas de décevoir ses amis et de ne pas obéir à leur attente<sup>3</sup> en se décidant à être simplement vrai.

Gide avait publié son témoignage en pleine guerre civile d'Espagne, et André Wurmser lui avait reproché dans *L'Humanité* (du 31 juillet 1937) de n'avoir jamais pensé dans son livre au conflit fratricide de la péninsule ibérique — ce qui était simplement faux<sup>4</sup>.

Bernanos, installé dès octobre 1934 aux Baléares, avait vu dans l'insurrection des généraux rebelles au Maroc (du 18 juillet 1936) l'ébauche de cette Révolution Nationale que la droite française n'avait jamais osé entreprendre : « Avouez que j'ai eu raison de ne pas aller villégiaturer en France ! Pour une fois que je vois des militaires assez culottés pour faire une "Revolución", ça serait difficile de les lâcher. » (*Corr.*, II, 148<sup>5</sup>). Mais bientôt après, le conflit fratricide prendra un tour que l'écrivain n'avait pas prévu ; il ne pourra plus interpréter, comme il l'avait fait encore en août 1936, l'insurrection des généraux comme l'expression de la fidélité à une « tradition immémoriale » de l'Espagne, « qui est d'assurer avant tout son unité morale et religieuse, au besoin par le fer et par le feu » (151). Assistant de trop près aux massacres systématiques perpétrés par les franquistes, Bernanos ne pouvait retenir le cri de sa conscience : « C'est un spectacle dégoûtant, car il est difficile d'imaginer un mélange

1. *Ibid.*, p. 70.

2. *Ibid.*, p. 41. V. aussi la remarque par laquelle Gide résumait, immédiatement après son retour, son impression du voyage en URSS : « Le bonheur de tous, au détriment de chacun ! » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 554).

3. V. J.-P.-A. Bernard, *Le Parti communiste français et la question littéraire* (Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1972), p. 171 : « Le voyage en URSS était généralement considéré comme un test décisif pour les nouveaux fidèles du P. C. F. Jusqu'à l'expérience de Gide, tous ceux qui avaient fait le pèlerinage en étaient revenus affermis dans leurs convictions. »

4. V. Gide : « L'aide que l'U.R.S.S. vient d'apporter à l'Espagne nous montre de quels heureux rétablissements elle demeure capable. L'U.R.S.S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner. » (*Retour de l'U.R.S.S.*, p. 73).

5. *Corr* = Bernanos, *Correspondance*, t. II, Paris : Plon, 1971.

aussi paradoxal — explosif — de cynisme et d'hypocrisie... » (170). Il dressera, on le sait, un violent réquisitoire contre la terreur majorquaise et la « croisade » franquiste, dans son livre *Les Grands Cimetières sous la lune* qu'il avait commencé à rédiger dès janvier 1937 et qui devait paraître fin avril 1938. Ce livre n'obéit pas à des mobiles idéologiques. Bernanos était resté marqué par sa formation de droite. S'il avait rompu avec Maurras en 1932, il n'avait pas pour autant rejoint les rangs de la gauche. Hostile à l'ordre bourgeois et au libéralisme économique autant qu'à l'optimisme de la gauche et encore davantage au collectivisme, il restait surtout un défenseur fervent de la liberté. S'il s'était décidé à s'ériger contre le camp auquel allaient initialement ses sympathies, c'est qu'il voyait les valeurs qui lui étaient chères compromises<sup>1</sup>. Sa réaction était celle de la « déception », de la « tristesse », de la « pitié », de la « honte » (*Œ*, II, 437). Son livre s'adressait aux gens de droite dont il dénonçait l'imposture. Ce qui rendait, à ses yeux, l'épuration franquiste particulièrement odieuse, c'était sa « justification » religieuse, son approbation par le clergé. Si l'écrivain s'indignait contre celui qu'il nommait « l'ignoble évêque de Majorque » (*Corr.*, II, 170) et son clergé qui toléraient l'épuration, c'est en tant que chrétien qui aime son Église : « Le scandale qui me vient d'elle m'a blessé au vif de l'âme, à la racine même de l'espérance. » (*Œ*, II, 426). Car en baptisant « Croisade » une insurrection contre-révolutionnaire, l'épiscopat espagnol avait, à ses yeux, trahi les valeurs de l'Évangile. Pour lui, le principe même de « croisade » — imposer la foi par le feu et le fer — était contraire au principe fondateur du christianisme qu'est la liberté : « pour pratiquer librement ma foi, selon l'esprit de l'Évangile — excusez-moi — il n'est pas seulement nécessaire de me permettre de la pratiquer, il faut encore ne pas m'y contraindre. On ne saurait aimer Dieu sous la menace. » (501<sup>2</sup>). Recenser les fidèles qui

---

1. « Il est dur de regarder s'avilir sous ses yeux ce qu'on est né pour aimer. » (*Œ*, II, 438).

2. Si à l'intérieur de l'Église on avait tendance à valoriser l'obéissance, Bernanos, en revanche, se dressait contre une docilité passive qui servirait souvent à justifier les compromis : « La liberté que l'Église nous laisse est un bien positif », écrira-t-il en 1940 à Amoroso Lima, « un droit positif que nous avons le devoir d'utiliser pour sa gloire, au lieu de l'enfouir comme le talent de l'Évangile. » (*Corr.*, II, 329). La liberté a pour lui sa fonction à l'intérieur du plan de salut : « parmi les quelques pécheurs, un petit nombre que le Christ a maudits dans l'Évangile, est-ce que vous trouvez beaucoup de révoltés, de réfractaires ? Je n'y vois guère, moi, que des conformistes, des gens asservis à une foi sans générosité, à une discipline sans amour. L'Amour, voilà le mot qui conclut. L'Homme libre,

avaient fait leurs Pâques, comme le faisait le clergé majorquin en pleine Terreur, ne pouvait pour cette raison que relever du chantage scandaleux. En témoin de la liberté, l'écrivain n'hésite pas à rendre hommage à ceux qui gardaient « à leur insu, dans les veines, assez de sang chrétien pour ressentir l'injure faite à leur conscience » et qui répondaient *non* à « ces sommations insolentes » (444).

Dès 1938, on a commencé à rapprocher l'attitude courageuse de Bernanos et celle de Gide. Pierre Bost a ainsi réuni en mai 1938 le témoignage des deux écrivains, sous le titre « Les hommes honnêtes qui sont rares... », dans un article paru dans l'hebdomadaire *Vendredi*, organe de réflexion du Front populaire. L'auteur évoqua d'abord le danger de la récupération des témoignages par les deux camps politiques adverses. Or, les témoignages n'étaient pas ceux de convertis ou de partisans, mais « ceux de deux hommes libres : [...] les uns et les autres doivent savoir qu'il ne s'agit pas de recrues, pas même d'otages. Seulement de témoins. Ces deux hommes, les plus différents du monde, ont en commun le sens de la liberté. Ils en joueront. Qu'on se le dise. Ils se promènent sur les routes, seuls et à pied [...]. Et c'est parce qu'ils sont tellement libres qu'ils effraient tout le monde<sup>1</sup>. » Et c'est François Mauriac qui évoquera à son tour, dans un billet publié par *Temps Présent*, le témoignage de Gide et de Bernanos :

Deux témoignages demeurent, entre tous ceux qui ont été donnés depuis deux ans, celui de Gide et celui de Bernanos — qui n'ont pas reçu de réponse, qui ne seront pas réfutés et devant lesquels l'adversaire hésite entre l'insulte et le silence. Gide, communiste, a nié que le régime de Staline fût le régime de la justice. Bernanos, catholique, a chassé le crime de cette ombre où il s'était tapi, au pied de la Croix<sup>2</sup>.

Pour Mauriac, ce n'est pas un hasard que ces deux témoignages viennent de très grands écrivains, car « le talent est ennemi du mensonge [...]. La vocation d'un écrivain est d'atteindre le vrai<sup>2</sup>. »

Lorsqu'on évoquera, quarante ans plus tard, dans un entretien avec Leonardo Sciascia, le concept de l'écrivain engagé, l'auteur italien ren-

seul, peut aimer. » (*Rob*, 197).

1. *Vendredi*, 27 mai 1938.

2. François Mauriac, « Deux témoignages », *Temps Présent*, 20 mai 1938. V. aussi les termes par lesquels Bernanos a dédié *Les Grands Cimetières sous la Lune* à Mauriac : « Ce livre ne peut passer que par la brèche que vous avez ouverte si courageusement et si noblement. Puissiez-vous ne pas le trouver trop indigne de vous ! De toute mon admiration et de tout mon cœur. » (D'après Fr. Mauriac, *Mémoires intérieurs*, Paris : Le Livre de poche, 1966, p. 296).

verra, lui aussi, spontanément à Bernanos et à Gide :

Les deux plus grands écrivains engagés que je connaisse sont Gide et Bernanos, et ils le furent vraiment profondément : pourtant, le premier qui se sentait communiste écrivit la vérité sur l'Union soviétique, et le deuxième qui était catholique écrivit contre le monde catholique qui exaltait la croisade de Franco. Par conséquent, que vivent les intellectuels engagés, mais à condition qu'ils s'engagent toujours contre le prince, contre les pouvoirs, contre les Églises, fussent-elles les leurs <sup>1</sup>.

### III

En 1938, on a donc associé les réactions de Gide et de Bernanos comme des témoignages d'hommes libres. À la fin de la guerre, Bernanos prendra lui-même la défense de Gide homme libre. Pedro Octavio Carneiro da Cunha, l'ami brésilien de Bernanos, nous a relaté les conversations qu'il avait eues en décembre 1944 avec l'écrivain et qui portaient aussi sur Gide :

Il dit qu'il est fasciné par le *Journal* de Gide. Quand il commence à le lire, il ne peut plus le quitter ; il trouve terrible ce jeu auquel Gide s'emploie sans cesse, celui de la sincérité de son propre personnage ; ce n'est que de loin en loin qu'on voit l'écrivain, peut-être fatigué, se relâcher enfin de sa vigilance subtile, de son habitude peut-être, laisser tomber les cartes, montrer une sincérité plus spontanée, comme s'il clignait de l'œil au lecteur, comme pour dire : « Je ne suis pas si bête que j'en ai l'air... » [...]

Il dit encore qu'il aimerait connaître l'opinion de Gide à son égard ; il sait qu'il a lu ses livres, mais le *Journal* ne lui fait aucune référence [...]. Je m'abstiens, cependant, de tout commentaire, car notre ami dit avec une simplicité parfaite : « J'aimerais bien qu'il laisse un mot sur mon œuvre... »

C'est admirable. Et cela exclut toute discussion « lucide ».

Il trouve aussi que Gide a raison quand il parle des catholiques qu'il connaît. Claudel, par exemple, c'est tout à fait cela, cette dureté, cet orgueil <sup>2</sup>.

En France, l'organe littéraire le plus important issu de la Résistance clandestine, fondé par Jacques Decour, Jean Paulhan et Jacques Debû-Bridel, comme organe du Comité National des Écrivains, *Les Lettres*

1. « Les Barbares sont parmi nous », entretien avec Leonardo Sciascia, *Le Nouvel Observateur*, 19 juin 1978, p. 113.

2. Pedro Octavio Carneiro da Cunha, « Páginas de um Diário », p. 191, in Hubert Sarrazin (éd.), *Bernanos no Brasil* (Petrópolis : Vozes, 1968), p. 191 (texte traduit du portugais par H. Sarrazin). La seule mention de Bernanos que nous avons pu trouver chez Gide est dans *Ainsi soit-il*, p. 153, où il est cité comme témoin contre Claudel !

françaises, avait publié le 18 novembre 1944 un texte de Gide sur « la Délivrance de Tunis », et on y relatait que l'auteur des *Faux-Monnayeurs* venait de faire parvenir son adhésion au Comité National des Écrivains. À la suite de cette publication, Aragon adressait une lettre de protestation au directeur de l'hebdomadaire, Claude Morgan, qui la publia intégralement dans *Les Lettres françaises* du 25 novembre 1944<sup>1</sup>. Aragon y reprochait à Gide son attitude à l'égard de l'URSS qui aurait fait le jeu de l'ennemi : « Qu'un Gide ait si bien contribué à brouiller les cartes de la France, ait si bien favorisé le jeu de ceux qui voulaient séparer notre pays de nos amis de l'Est, qu'il ait été une pièce majeure dans la main de la propagande ennemie, cela suffirait certes à mes yeux<sup>1</sup>. » Mais Aragon allait plus loin, en attribuant à Gide une complicité avec l'occupant, thèse qu'il tentait d'échafauder à partir de remarques transcrites dans le *Journal* de Gide de l'année 1940. Il lui reprochait sa « subtile application » dès la fin de juin 1940 à l'étude de la langue allemande : « On m'objectera que M. Gide voulait lire Goethe dans l'original, et, en effet, il s'y adonne avec une ivresse presque exclusive au cours de ces années comme si, devant le succès des armes allemandes, ce fût un véritable devoir pour lui que de lire *Faust*, *Werther*, *Hermann et Dorothee*<sup>2</sup>. » À partir de cette affirmation, Aragon procédait par amalgame en écrivant : « Je ne m'y arrêterai pas. Non plus qu'à certains commentaires sur Hitler et Mers-el-Kébir, dont, pour gidiens qu'ils soient, il faut au moins reconnaître qu'ils sont admiratifs. Car, n'est-ce pas, admirer le génie hitlérien est la marque de ce génie de conscience que nous avons déjà connu sur son retour de l'URSS<sup>2</sup>... » Aragon isolait ensuite une phrase de Gide de son contexte pour en faire un argument de son réquisitoire (« Si la domination allemande devait nous assurer l'abondance, neuf Français sur dix l'accepteraient, dont trois ou quatre avec le sourire<sup>3</sup> »). Aragon citait enfin com-

---

1. Aragon, « Le retour d'André Gide », *Les Lettres françaises*, 25 novembre 1944.

2. *Ibid.* Gide avait commencé à lire depuis mai 1940 les *Conversations avec Goethe* d'Eckermann. Le 6 juillet 1940, il notait dans son journal : « J'avance de plus en plus aisément dans les *Gespräche mit Goethe* et fais d'indéniables progrès dans la compréhension de la langue allemande [...]. Quelle joie je trouve dans l'application ! et le demi-oubli des angoisses actuelles. » (*Journal 1939-1949*, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 34).

3. *Ibid.* Gide avait écrit à la date du 9 juillet 1940 qu'à tant de Français il n'était pas donné de sentir la grande désolation du pays ; ils éprouveraient surtout les douleurs particulières ; suivait la phrase incriminée par Aragon, et Gide concluait : « Ceux qui sont capables de s'émouvoir authentiquement pour des motifs

me argument le plus grave de ses suspicions à l'égard de Gide un passage daté du 5 septembre 1940 ; Gide avait écrit ceci :

Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse. *Untersuchen was ist, und nicht was behagt*, dit excellemment Goethe. À quoi bon se meurtrir contre les barreaux de sa cage ? Pour moins souffrir de l'étroitesse de la geôle, il n'est que de se tenir bien au milieu. Je sens en moi d'illimitées possibilités d'acceptation : elles n'engagent nullement l'être même. Le risque est beaucoup plus grand de se laisser dominer par la haine<sup>3</sup>...

Aragon ajoutait enfin comme post-scriptum à sa lettre un extrait du *Journal* du 28 septembre 1940, où Gide évoque le danger que court la liberté de pensée dans les circonstances d'un pays occupé : « Si demain, comme je le crains, la liberté de pensée nous est refusée, je tâcherai de me persuader que l'art, que la pensée même y perdront moins que dans une liberté excessive. L'oppression ne peut avilir les meilleurs ; et quant aux autres, peu importe. Vive la pensée comprimée<sup>1</sup> ! » Aragon mettait le mot que Gide avait formulé pour lui-même en rapport avec le destin d'intellectuels morts en déportation ou assassinés par la Milice, tels que Victor Basch, Benjamin Crémieux, Max Jacob, ou des victimes innombrables de la terreur nazie : « Et vous autres, qui importez si peu à M. Gide, les sans-noms de Tulle, d'Oradour-sur-Glane, de Asc, de Auschwitz ou de Lublin, que dites-vous du courage de M. Gide, esprit libre<sup>2</sup> ? »

---

intellectuels sont très rares ; capables de souffrir de carences non matérielles. » (*Journal* 1939-1949, pp. 36-7).

1. Cité *ibid.* Dans le texte de Gide se trouvaient encore les deux phrases suivantes : « Le monde ne peut être sauvé que par quelques-uns. C'est aux époques non libérales que l'esprit libre atteint à la plus haute vertu. »

2. *Ibid.* Aragon exige surtout qu'on ne publie plus de textes de Gide dans les colonnes des *Lettres françaises*, « le journal de Jacques Decour que les Allemands fusillèrent parce qu'il s'était un peu trop approché des barreaux de sa cage » : « Pour les autres, je leur ferai observer que je ne demande pas qu'on fusille M. Gide ; je demande qu'on ne le publie pas dans *Les Lettres françaises*. Cette nuance sera surtout sensible à M. Gide, je pense. » Sur l'écho que l'article a trouvé dans l'entourage de Gide, v. Maria Van Rysselberghe à la date du 24 novembre 1944 : « À la suite d'un article de Gide, assez neutre, sur la prise de Tunis, dans *Les Lettres françaises*, Aragon fait paraître dans le même journal un article intitulé "Le retour d'André Gide". D'une extraordinaire perfidie, et dans ce même hebdomadaire, la semaine suivante, une petite lettre anonyme qui, sous couleur de défendre Gide, est une nouvelle petite roserie. L'indignation est assez générale. Paulhan m'écrit une petite lettre à ce sujet. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 320).

Aragon avait ainsi versé un nouveau document à cette querelle des mauvais maîtres au cours de laquelle des publicistes de droite accusaient certains écrivains, parmi eux en premier lieu Gide, mais aussi Mauriac, d'être responsables de la défaite de la France <sup>1</sup>.

La lettre d'Aragon publiée par *Les Lettres françaises* a été reproduite pour l'essentiel en portugais dans le numéro du 28 janvier 1945 du périodique brésilien *O Jornal*, sous le titre « Gide julgado por Aragon » (« Gide jugé par Aragon »). Bernanos a pu en prendre connaissance ; Pedro Octavio Carneiro da Cunha a noté sa réaction dès le lendemain de la parution au Brésil : « 29 janvier. — Ce soir, à la Brasserie Brésilienne, Bernanos, indigné de l'article d'Aragon contre Gide publié hier par *O Jornal*. Consigne, prétention, hypocrisie <sup>2</sup>. » Bernanos entendait réagir immédiatement à l'attaque contre Gide, et dès le 1<sup>er</sup> février il en parlait à son ami brésilien :

Il m'a donné à lire l'article qu'il est en train d'écrire pour protester contre la condamnation de Gide par Aragon. Cet article fera date dans sa vie. Pour la première fois, il ouvre le feu en plein sur les communistes, et en abordant un sujet que pourront exploiter particulièrement, à son détriment, les esprits sectaires de gauche... et de droite. « La défense de Gide ! »

Je comprends aujourd'hui pleinement les raisons de Bernanos : 1) Il ne faut pas permettre qu'un écrivain français, ou quel qu'il soit, puisse être « exécuté » par le P. C. Aragon, naturellement, dira qu'il parle seulement comme patriote : mais nous savons que c'est pour le Parti qu'il parle, même s'il veut parler aussi comme patriote. 2) Gide n'a rien dit qui dénote un esprit de collaboration <sup>2</sup>.

La réponse de Bernanos paraîtra le 3 février 1945 dans *O Jornal*, sous le titre « A Excomunhão de André Gide » (« L'excommunication d'André Gide »), et il sera repris dans *Le Chemin de la Croix-des-Âmes* sous le titre : « Le Saint-Office Communiste » (*Che*, 479-85). Si l'écrivain se sert ici de termes empruntés à l'appareil de l'Église (« excommunica-

---

1. V. à ce sujet Wolfgang Babilas, « La querelle des mauvais maîtres », *Romanische Forschungen*, 98, 1/2, 1986, pp. 120-52. Babilas voit une résurgence de la thèse des mauvais maîtres, avec d'autres porte-paroles et parfois d'autres cibles, déjà en 1942 sous la plume d'Aragon lorsque celui-ci évoque « cette terrible maladie de l'esprit qu'on appelle le *gionisme* [le rejet de tout héroïsme] dont les effets n'ont pas fini de se faire sentir. Cette déviation intellectuelle [...] a beaucoup sévi parmi notre jeunesse. » (Aragon, « La conjonction ET », cité par W. Babilas, art. cité, p. 151).

2. Pedro Octavio Carneiro da Cunha, art. cité, p. 201 (traduit du portugais par H. Sarrazin).



tion », « Saint-Office », ou, dans l'article subséquent, « L'Inquisition communiste » [*Che*, 485]), ce n'est pas seulement pour souligner les analogies de fonctionnement avec l'appareil du Parti communiste ; c'est qu'il entend s'opposer aussi énergiquement à des atteintes à la liberté dictées par l'esprit de discipline dans l'un et dans l'autre domaine <sup>1</sup>.

Bernanos commence par rappeler sa position par rapport à Gide afin de bien marquer que ce n'est nullement une complicité qui motive son intervention (« Je défie qu'on trouve dans tous mes livres une ligne à sa louange » [*Che*, 479]) <sup>2</sup>. Mais il avoue aussi qu'il ne partage pas l'attitude sans nuance de Massis ou de Claudel « qui le croient possédé du diable » (479) <sup>3</sup>. Il lui faut pourtant « faire effort pour rester juste à l'égard d'un grand écrivain — l'un des plus grands de notre littérature — et qui honore notre langue » (479).

Bernanos proteste pour deux raisons contre l'intervention d'Aragon : il s'érige contre le caractère du jugement et la manière de procéder. La condamnation semble émaner à ses yeux d'un groupe, d'un parti, paraît obéir à une consigne ; elle n'est pas l'affrontement d'un homme aux affirmations d'un autre homme libre.

Pour Bernanos, la discipline qu'un groupement structuré implique est incompatible avec la liberté indispensable de l'écrivain. Celui-ci ne peut être fidèle à sa mission de clamer la vérité que s'il lui est possible de s'exprimer dans une liberté et une indépendance totales. « J'ai toujours pen-

---

1. « En face d'une inquisition, quelle qu'elle soit, je sens moins de l'indignation qu'une forte envie de rire. Lorsqu'elle prétend dominer les consciences par la force, elle déshonore la force dont elle prétend se servir, elle avilit la force et non les consciences, elle va donc droit contre le but qu'elle se propose, en sorte que c'est l'Inquisition catholique qui se brûlait elle-même sans le savoir, sur ses propres bûchers. » (*Che*, 489).

2. « Presque tout me sépare de M. Gide, » réaffirmera Bernanos dans un article subséquent paru dans *O Journal* le 11 février 1945, « rien ne saurait même m'en rapprocher, sinon la charité du Christ, dont la dernière expression possible, en certains cas comme celui-ci, serait plutôt une espèce de compassion déchirante. » (*Che*, 489). — *Che* = Bernanos, *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, Paris : Gallimard, 1948.

3. Massis avait participé à la querelle des « mauvais maîtres » qui avait Gide comme cible principale. Dès le 14 septembre 1940 il affirmait dans *Le Temps* : « La défaite française a été due pour une très large part à une défaillance de l'intelligence », et en 1941 il réaffirmera que « certains écrivains, dont l'influence fut considérable entre 1919 et 1939, ont eu leur part dans la défaite de la France ». (H. Massis, *Les Idées qui restent*, Lyon : Lardanchet, 1941, p. XII, cité d'après W. Babilas, art. cité, pp. 125, 127).

sé, avait-il écrit en 1942, que je devais éviter jusqu'à l'apparence de parler au nom d'un groupe, quel qu'il fût, c'est-à-dire en un autre nom que le mien. Mon modeste témoignage risque de perdre ainsi beaucoup de son poids, mais qu'importe, puisque je le veux d'abord libre. » (*Che*, 171). C'est en écrivant *Les Grands Cimetières sous la lune* qu'il avait rompu toutes les amarres : « J'ai déclaré à ce moment-là que je ne me laisserais plus arrêter par aucune considération d'amitié, de discipline, ou même de stricte déférence ». (*Che*, 486).

Puisque, selon les procédés disciplinaires, le concerné est condamné d'avance, il faut solliciter des preuves et on fait flèche de tout bois. La condamnation ne se déduit pas à partir d'arguments ; elle précède l'argumentation. L'article sur Gide a, aux yeux de Bernanos, valeur de document : « Il est le procès-verbal de l'exécution morale — en attendant l'autre — d'André Gide par le parti. » (480). Cette exécution apparaît à l'écrivain comme un premier symptôme d'une dictature du Parti communiste sur la vie intellectuelle française qui serait en train de s'instaurer et à laquelle il faudrait s'opposer dès le début<sup>1</sup>. Le danger semble être d'autant plus réel que le Parti revendique à cause des évolutions spécifiques de la guerre une sorte de monopole éthico-politique. Alors que les autres intellectuels se sentaient compromis par les activités de collaboration de leurs anciens compagnons ou chefs et souffraient en plus de divisions intérieures, les intellectuels du Parti se réclamaient du prestige accru au cours de la Résistance et profitaient d'une structuration interne très rigoureuse<sup>2</sup>. Or, Bernanos entend s'opposer à des interventions d'hommes

1. Anna Boschetti a démontré que, devant la prédominance du Parti communiste dans le domaine culturel à la Libération, Sartre avait formulé sa théorie de la littérature engagée non pas pour soumettre la littérature au dictat politique, mais pour sauver son autonomie (Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, Paris : Éd. de Minuit, 1985, pp. 145-52).

2. « Le petit groupe des écrivains du parti s'est déclaré national, tandis que la masse des écrivains prétendus nationaux est tombé dans la collaboration. » (*Che*, 480). V. à ce sujet Henri Michel qui souligne qu'après la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, le Parti communiste entra dans la lutte ouverte : « Il y entra, fort de son expérience de la clandestinité, de ses équipes de choc, de sa presse organisée. Son attitude ne variera pas jusqu'à la Libération : il fait la guerre, rien que la guerre. L'avenir, par principe, il affirme ne pas y penser : il importe d'abord de chasser les Allemands. Pour cela, le Parti réclame l'union la plus large dans un *Front National* qui n'exclut que les collaborateurs [...]. Peu à peu il [le P.C.F.] prend figure de seul parti résistant, reconstitué comme tel, mais encore il tend à s'identifier avec la Résistance française. » (Henri Michel, *Les Idées politiques et sociales de la Résistance*, Paris : P.U.F., 1954, pp. 26, 27, 29).

« prêts à sacrifier leur opinion personnelle ou même leurs amitiés les plus chères à l'intérêt du parti » (480). La fonction de l'intellectuel est pour lui de parler au nom de sa propre conviction et de ne jamais se plier à la raison d'État ou à la raison de Parti.

Le type d'affrontement élaboré à partir d'une instance collective et de ses intérêts pervertit aussi le contenu de l'argumentation qui est utilisée au profit d'un verdict préétabli. Aragon reproche ainsi à Gide de constater la résignation de beaucoup de Français à la victoire allemande ; mais constater, ce n'est pas approuver. L'affirmation de Gide, que composer avec l'ennemi, ce n'était pas lâcheté mais sagesse, ne saurait pas non plus lui être imputée comme une preuve de collaborationnisme ; cela pourrait passer tout au plus pour « une manifestation de pétainisme modéré, atténué » (482), d'autant plus que pour Gide une acceptation ne saurait impliquer l'être : « C'est la soumission de fait à une autorité illégitime à laquelle on refuse sa conscience. » (482).

Si enfin Gide affirmait que l'oppression ne pouvait avilir les meilleurs, il prévoyait et craignait cette oppression de la pensée, sans la souhaiter, de même que lui-même avait pu écrire en tant que catholique « que les persécutions ranimaient la foi et la charité dans l'Église » (483) sans pour autant réhabiliter les persécuteurs ; de même on ne saurait confondre l'éloge de la « pensée comprimée » avec une approbation de l'opresseur de cette pensée.

Si l'on voit à travers l'article d'Aragon « un grand poète s'abaisser à ces "trucs" d'avocat » (483), c'est que Gide gêne en tant qu'homme libre qui, tout en étant compagnon de route, avait osé dire au retour de Moscou ses désillusions, mais qui ne saurait pas être compté parmi les bien-pensants compromis dont « la faillite morale [...] a été l'un des faits les plus singuliers de cette guerre » (484). Gide avait toujours été profondément haï par les gens de droite<sup>1</sup> : « Il reste donc extrêmement dangereux pour le parti qu'il a quitté. » (484). Il a été la bête noire des deux camps

---

1. En témoigne l'interdiction faite à Gide de prononcer en juin 1941 une conférence sur Michaux à Nice — interdiction applaudie par la presse collaborationniste : « Il y a des imbéciles, écrit ainsi *L'Appel* du 12 juin 1941, qui se lamentent et grincent parce que le gouvernement du Maréchal a pris une bonne mesure d'hygiène publique. » Un Lucien Rebatet écrira en 1940 que « le gaullisme de Gide n'est plus vraiment qu'un épisode bien négligeable parmi des variations infinies, et nous ne désespérons pas de lire quelque jour ses cahiers tunisiens où il aura encore une fois tenu registre de ses déceptions et de son désarroi. » (Cité d'après Michèle Cotta, *La Collaboration, 1940-1944*, Paris : Armand Colin, 1965, pp. 227, 228, 230).

politiques : « le “mauvais maître” des Henri Massis et des Camille Mauclair, “faible”, “féminin”, “vaniteux”, même pour un Jean Guéhenno — sera, pour M. Giovoni, député communiste à l'Assemblée consultative provisoire à Alger, en 1943, “cet écrivain frelaté qui a exercé une trouble influence sur les jeunes esprits <sup>1</sup> »...

Est-ce qu'il n'y a pas là aussi une analogie avec la situation de Bernanos, dont les premières œuvres avaient été presque totalement ignorées par la gauche ou traitées d'obscurantistes <sup>2</sup>, et qui avait été dénoncé violemment après la rupture avec l'Action française et notamment à la suite des *Grands Cimetières sous la lune* par les bien-pensants et les représentants de la droite radicale comme Massis, Brasillach ou Rebatet qui comptaient parmi les représentants de la « dégénérescence intellectuelle, morale et philosophique de l'élite chrétienne » dans le style qui lui était propre « cet aberrant et lugubre pochard de Bernanos <sup>3</sup> » ? Si Bernanos avait quitté en 1932 les rangs de l'Action française, ce n'était pas pour rejoindre un autre part, mais pour s'émanciper par rapport aux obédiences partisans <sup>4</sup>.

Je ne méprise pas les hommes du parti, je sais qu'ils sont entrés dans le parti comme dans les ordres, sans rien marchander. J'honore leur désintéressement. Je n'honore pas de la même manière leur discipline, pour la raison que l'obéissance totale me semble contraire à l'honneur ; on ne saurait servir ensemble deux absolus. (*Che*, 487).

Pour cette raison, Bernanos dénie à Aragon le droit de condamner son confrère « au nom de tous, c'est-à-dire aussi en [s]on nom, sans motiver d'abord son jugement » (489). Il prend la défense de Gide parce que celui-ci est un homme seul comme lui, parce qu'il compte parmi les hommes seuls qui sont sans défense, ne disposant pas de l'appui d'un appareil, d'un groupe, d'une institution, mais dont le témoignage est d'autant plus précieux qu'il se doit à la seule conscience : « Il y a beaucoup d'hommes seuls, c'est-à-dire d'hommes libres » (489). Bernanos n'ignore pas le lien intime entre liberté et solitude et son deuxième article sur Gide a paru dans la version brésilienne sous le titre « Solidão e Liberdade ».

1. W. Babilas, art. cité, p. 152.

2. V. Joseph Jurt, *La Réception de la littérature par la critique journalistique*, pp. 53-188.

3. Lucien Rebatet, *Les Décombres* (Paris : Denoël, 1942), p. 372.

4. « Démocrate ni républicain, homme de gauche non plus qu'homme de droite, que voulez-vous que je sois ? Je suis chrétien », affirmera Bernanos en 1935 à Emmanuel Berl (« Une lettre de Georges Bernanos », *Marianne*, 17 avril 1935).

de » (Solitude et Liberté ») <sup>1</sup>. Prendre position, c'est encore « approfondir et élargir [s]a solitude » (485) ; car le témoignage qui n'est redevable qu'à la vérité ne peut se fonder sur le confort et l'assentiment des masses. Si le témoignage libre de la vérité est émis à partir d'un espace de solitude, cela n'a rien à voir avec une volonté de distinction individualiste ; le témoignage de l'homme libre tend en même temps vers l'autre, afin d'assurer la liberté des autres qui risque d'être étouffée par les groupes, les appareils ; la protestation bernanosienne s'exprime dans un mouvement de solidarité avec Gide d'abord, envers tous les autres ensuite dont la liberté semble être en danger :

Il y a beaucoup d'hommes seuls, c'est-à-dire d'hommes libres, mais ils ne disposent pas des mêmes moyens de défense que nous. Pour ma part, j'estime que je ne puis les trahir, trahir leur confiance. Ma liberté ne vaudrait pas la peine d'être défendue, si elle n'était comme le gage et la garantie de la leur. (489-490 <sup>2</sup>).

---

1. *O Journal*, 11 février 1945 (= « L'Inquisition communiste », *Che*, 485-90).

2. Gide ne semble pas avoir réagi à l'intervention de Bernanos, même après la parution des deux articles dans le recueil du *Chemin de la Croix-des-Âmes* en 1948. La seule réaction que nous lui connaissons après la guerre au sujet de Bernanos date de juillet 1945, lorsqu'on avait insisté pour qu'il assistât avec lui aux « Rencontres Internationales de Genève » : « il a refusé deux fois ; il ne se voit pas du tout représentant la France avec Bernanos. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, Paris : Gallimard, 1977, p. 28).